

L'islam a-t-il connu des âges d'or ?

Pascal Buresi

directeur de recherche CNRS (CIHAM, UMR 5648)

directeur d'études à l'EHESS

directeur de l'IISMM (Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman)

ERC StG 263361

Une idée tenace, très occidentocentrée, s'est enracinée dans les mentalités : l'Islam aurait connu son âge d'or et ses lumières, entre les ^{viii}^e et ^{xiii}^e siècle de notre ère. Depuis cette lointaine époque qu'auraient marquée le développement technique, les réalisations artistiques et architecturales, l'intérêt pour la philosophie aristotélicienne, le dialogue avec les savants des autres religions, les avancées dans les domaines de l'arithmétique, des mathématiques, de la géométrie, de la géographie, de la navigation, de l'astronomie, de la médecine, de la botanique, de l'agronomie..., l'Islam aurait sombré dans un lent et inéluctable déclin. Cette longue décadence, économique, technique, politique et finalement intellectuelle, aurait expliqué (et justifié moralement, pourrait-on ajouter) les entreprises coloniales. Les systèmes politiques dictatoriaux dominant dans les pays d'Islam depuis les décolonisations, la résilience, ou le fatalisme, des populations face à l'autoritarisme de régimes prédateurs, la lenteur et les modalités des révolutions, depuis l'Iran en 1979 jusqu'aux révoltes dans les pays arabes après 2010, l'apparition (sic !) d'un islam politique et d'un radicalisme se revendiquant de la religion seraient à la fois la cause, la conséquence et la manifestation de ce déclin.

On peut retracer la genèse de cette idée, non en Islam, mais dans les caractères de l'évolution historique des sociétés européennes : expansions médiévales et modernes, découverte et conquête du continent américain, lente émergence de l'individu aux dépens du groupe, avec comme corollaires l'émergence des droits de l'homme et du citoyen et la sécularisation des sociétés marquées par un long combat contre l'Église, et parallèlement essor de sociétés industrielles productivistes, réduction de ce nouvel individu, que les révolutions contre l'« Ancien régime » avaient élevé au rang de valeur suprême, libre, fraternel et égal (en droits et en devoirs), à celle de « producteur/consommateur », soumis aux impératifs de rentabilité et de productivité, et aux contraintes du marché.

Face à cette évolution, l'Islam n'est pas rentré dans l'histoire ! En tous cas, pas dans *cette* histoire : le groupe, familial au sens large, voire la communauté d'origine, de quartier ou de croyants, y ont constitué jusqu'à récemment un repère, une organisation de solidarité, un réseau d'entraide ; pas d'Église contre laquelle lutter, mais une corporation de savants, dont l'autorité est liée à la notoriété et au savoir, plutôt qu'à une hiérarchie formalisée, la révolution industrielle et la transition démographique n'y ont eu lieu qu'au ^{xx}^e siècle, et encore selon des modalités propres et en accéléré, ces régions devenant les ateliers des pays industrialisés ; la pensée politique y a emprunté des voies propres, différentes d'ailleurs en Asie du Sud-Est, en Inde, dans les mondes persans ou turcs, en Afrique sub-saharienne ou dans les régions arabes.

Ainsi le prétendu « âge d'or » de l'Islam au Moyen Âge est-il le miroir inversé de la manière dont l'Europe au ^{xix}^e siècle a vu sa propre histoire : ténèbres occidentales du Moyen Âge vs. lumières de l'Islam, Renaissance vs. déclin et décadence de l'Islam, (re-)découverte du droit romain et de l'État de droit vs. « empire des passions » (J. Dakhli) et arbitraire du pouvoir, sécularisation vs. bigoterie. Or l'historiographie européenne a profondément évolué ces dernières décennies pour la période s'étendant de l'Empire romain aux Grandes découvertes : le Moyen Âge n'est plus considéré comme cette période sombre que les Européens du ^{xix}^e siècle y ont vu. Dorénavant les historiens

insistent sur la continuité de cette période avec l'Antiquité gréco-romaine et ont inventé la notion d'« Antiquité tardive » (Peter Brown) pour les premiers siècles du Moyen Âge ; en outre ils ont mis en lumière les « renaissances » carolingienne et grégorienne, précédant, annonçant et préparant la Renaissance du ^{xv}^e siècle. En ce qui concerne l'Islam, non seulement l'historiographie a été profondément influencée par l'épisode colonial, mais en outre elle a été affaiblie par le traumatisme de la décolonisation. Aussi l'évolution et l'histoire de l'Islam sont moins connues, les manuels du secondaire et les revues grand public s'étant jusqu'à présent peu fait l'écho d'un renouvellement très récent.

Ces réserves à l'égard de la notion d'âge d'or étant posées, on peut maintenant tenter de s'interroger d'abord sur ce qu'elle recouvre et voir si elle est pertinente pour caractériser l'histoire de l'expansion de l'Islam au Moyen Âge, puis son évolution à partir du ^{xv}^e siècle jusqu'à nos jours. Qu'entend-on donc par « âge d'or » : puissance et unité politiques, essor économique, développement intellectuel et artistique, échanges plus ou moins sereins avec l'autre, religieux ou politique, et finalement tolérance à l'égard de l'ensemble des sujets ? Un peu tout ça, sans doute.

La nouvelle religion naît au ^{vii}^e siècle dans la péninsule Arabique, lieu de rencontre d'influences spirituelles multiples en provenance du Proche-Orient, d'Inde et d'Afrique, au sein du judaïsme et du christianisme. Son développement dans une tribu arabe participe à l'émergence d'une conscience et d'une identité de groupe, la langue arabe s'imposant parmi les nombreuses langues de la Péninsule. De cette nouvelle « nation » autant que de la nouvelle religion, mais au nom de celle-ci, naît un nouveau pouvoir politique : le califat omeyyade de Damas, qui s'inspire de la figure du *basileus* et de la royauté byzantine. Cette structure politique s'étend sur les anciennes aires romano-byzantine et persane en empruntant les voies commerciales connues depuis plusieurs siècles par les marchands arabes. Préoccupés par les débats internes, liés à la définition progressive de la nouvelle religion, les autorités et les savants musulmans se préoccupent peu des non-musulmans, sur lesquels ils se contentent de prélever des impôts fonciers ou personnels. Ne disposant pas d'un personnel administratif suffisant, les gouverneurs provinciaux n'hésitent pas à faire appel aux administrateurs grecs, byzantins, wisigothiques ou persans, et ils délèguent le prélèvement des impôts aux représentants des différentes communautés : évêques, rabbins, chefs de tribu. Durant plusieurs décennies, l'Empire omeyyade est grec plutôt qu'arabe : langue de l'administration, formes et structures des monnaies, représentations du souverain sur les fresques des châteaux syriens du désert, conceptions du pouvoir impérial...

Il faut attendre la fin du ^{vii}^e siècle et surtout la révolution abbasside en 750 pour que l'Islam voie se développer une culture spécifique, avec le transfert à Bagdad de la capitale califale et le déplacement du centre de gravité de l'Empire vers l'Orient indo-persan. Le califat adopte alors des traits hérités de la monarchie perse sassanide, caractérisée par un rituel de cour élaboré et des objets emblématiques, tels le bâton et les sandales du Prophète, une couronne, un trône, et la relique d'un coran attribué à 'Uthmân b. 'Affân (r. 644-656), le deuxième des quatre premiers califes orthodoxes de l'Islam sunnite. Durant les premiers siècles de la domination abbasside, les musulmans ne forment qu'une minorité dans un Empire qui compte une majorité de non-musulmans : chrétiens, juifs, judéo-chrétiens, zoroastriens, païens... Les échanges intellectuels sont nombreux et ils s'insèrent dans un cadre légal qui s'est précisé au cours des siècles, la *dhimma*, le statut du tributaire, appelé *dhimmî*, qui a le droit de pratiquer son culte, de transmettre ses biens, tant qu'il ne fait pas de prosélytisme ni ne critique l'Islam et son prophète. Les ouvrages de l'Antiquité grecque, en géographie, philosophie, arithmétique, astronomie, botanique, médecine sont traduits à Bagdad, à l'initiative du prince, par des savants chrétiens ou juifs arabisés, parfois aussi par des musulmans. Cet essor intellectuel a été favorisé par une des grandes révolutions techniques de l'humanité : le papier, qui a permis aux savants du monde musulman de disposer d'un support bon

marché pour écrire, ce qu'ils ne se privèrent pas de faire à partir du VIII^e siècle, quand les moines des chrétientés latines et grecques continuaient jusqu'au XIII^e siècle d'utiliser le parchemin, très coûteux. Enfin le dynamisme économique et social de l'Empire est lié au développement de l'Atlantique à l'Asie centrale d'une langue de référence, l'arabe, dont les règles grammaticales ont été définies dès le VIII^e-IX^e siècle par des lettrés persans, et à la diffusion d'un système monétaire bi-métallique (or et argent), ainsi que de normes fiscales, et de valeurs, relativement uniformes.

L'expansion et l'installation durables du pouvoir califal dans les régions du pourtour méditerranéen et en Asie centrale n'ont été possibles qu'en raison de la crise démographique, économique et sociale que traversaient ces régions depuis le VI^e siècle. On évalue ainsi à près de 40 millions pour le XI^e siècle la population de l'Empire islamique, soit à peu près autant que pour les chrétientés latine et byzantine (20 millions chacune). L'espace qui s'étend de l'Atlantique à l'Asie Centrale se caractérise par le développement d'un vaste réseau de villes, grandes ou moyennes, à une époque où elles sont petites et peu nombreuses au nord de la Méditerranée. Or, entre les X^e siècle et XV^e siècle, on assiste au Sud à une profonde crise démographique qui se traduit par une importante rétraction urbaine, peut-être en lien avec une évolution climatique. Ainsi, à la fin du Moyen Âge, le rapport démographique s'est largement inversé entre le nord et le sud de la Méditerranée, l'Islam ayant été particulièrement affecté par les épidémies de peste. On évalue ainsi à 20 millions la population en terre d'Islam contre plus de 50 millions pour les régions septentrionales de la Méditerranée. Ce sont les atouts-mêmes des califats qui ont été leur plus lourd handicap : en effet le nomadisme d'une grande partie de la population, l'existence d'un réseau de très grandes concentrations urbaines, avec des immeubles à plusieurs étages, où les populations rurales et urbaines se côtoyaient pour commercialiser les productions agricoles et artisanales des régions voisines ou lointaines, le dynamisme commercial de monde musulman médiéval, ont favorisé l'épidémie.

Moins nombreux, avec des familles de savants décimés par la peste, des productions agricoles et artisanales amoindries, les pouvoirs musulmans sont en situation de faiblesse à partir du XIII^e siècle face à des principautés latines qui sont entrés à l'inverse dans une phase d'expansion démographique et économique. Ils ne doivent leur salut qu'à l'arrivée de populations étrangères d'Asie centrale, les Turcs. Ils consacrent une part croissante de leurs revenus pour acheter de plus en plus loin des esclaves destinés à assurer leur défense : Slaves, Mamelouks, Kurdes ou Noirs... Ce sont ainsi des non Arabes, les Ottomans, qui s'emparent du pouvoir et fondent au début du XVI^e siècle un empire méditerranéen immense, de la Turquie actuelle jusqu'aux frontières du Maroc, cependant que la Perse est unifiée par les Safavides qui imposent le chiisme duodécimain comme religion d'État, et que l'Inde, majoritairement non musulmane est dirigée par les Moghols. Ce sont donc des solutions impériales qui sont adoptées en Islam pour la gestion de territoires immenses et de populations souvent nomades, au moment où l'Europe latine entre dans ce que les historiens ont appelé la « genèse de l'État moderne ». C'est aussi à l'aune de l'essor des États-nations que l'évolution politique en Islam a pu être considérée comme un « déclin ». Pourtant ces structures impériales aux marges flottantes ont assuré tant bien que mal la cohabitation et la survie de nombreuses populations d'origines religieuse et géographique très diverses. Au même moment, les principautés européennes définissaient de plus en plus précisément leurs frontières internes, se déchiraient en guerres de religion d'une grande violence, et expulsaient ou massacraient leurs « hérétiques » respectifs — en fait tous ceux qui, au nom de libertés régionales, collectives ou individuelles, refusaient l'essor de pouvoirs publics tentant de monopoliser l'usage de la violence —, pour finalement se lancer dans les entreprises coloniales. Chacun est juge pour définir ce qui constitue un âge d'or et quand il s'arrête.